

## Musique

# Passenger, le folk pour voyager léger



Michael David Rosenberg, alias Passenger, va son chemin sur un folk tranquille, racontant sa vie. JARRAD SENG

Superstar anglaise un jour, Michael David Rosenberg reste ce songwriter délicat racontant sa vie, ses parents, ses origines. Ainsi va «Runaway»

Fabrice Gottraux

**M**ichael David Rosenberg est né en 1984, à Brighton, dans le Sussex. Anglais pur jus, accent idoïne. D'après ce que l'on sait, Jane, sa mère, est elle aussi originaire de la Grande-Bretagne. Quant à Gerard, son père, il a grandi aux États-Unis, dans le New Jersey. Jane et Gerard, il y a de cela trente ans environ, se sont rencontrés, ont fait des enfants. Jane et Gerard appartiennent à la communauté quaker, ce christianisme sans hiérarchie tourné sur la pratique personnelle de la foi. Gerard, lui, a des ascendants juifs. L'Europe de l'Est, c'est par là qu'il faut aller, pour raconter comment les parents de Gerard, les grands-parents de Michael David Rosenberg, ont voyagé, malgré eux, puis en toute liberté.

Passenger, ses ancêtres, sa filiation, le voyage. C'est la matière d'une chanson, c'est le cœur d'un album. Folk sans autre folie que celle des hommes, qu'on rapporte par la parole. Musique de peu de chose, mais de choses essentielles. Superstar anglaise avec «Let Her Go» en 2012, Mike David Rosenberg, nom de scène Passenger - le «passager» - reste ce songwriter racontant sans prétention sa biographie. Ainsi va encore «Runaway», paru à l'orée de l'automne.

## Histoire de famille

L'été est fini, il est temps de se draper dans les mélodies simples du raconteur au timbre clair. Mais l'été revient à notre souvenir. C'était en juin, dans les coulisses du

festival Caribana, quelques heures avant que Passenger monte sur la grande scène pour un set en solitaire d'une élégance sobre, faisant montre d'une parfaite maîtrise de la guitare et du chant. Superbe. Plus que le disque, d'ailleurs. Lequel ne manque pas de charme, quoique bien discret il est vrai. Passenger, Monsieur Rosenberg, qui se confiait aux journalistes de passage. Simple, direct. Heureux. «Cheese», «chocolate», «wine», fromage et dessert: ce jour-là, le chanteur évoquait cette mémoire familiale qui devient matière artistique.

«Mon grand-père était Allemand, ma grand-mère Polonaise. Des réfugiés juifs de la Seconde Guerre mondiale. Ils ont transité par la France. Lorsque la guerre s'est terminée, ils se sont rendus en Amérique, où mon père a vu le jour. Puis il a voyagé, pour arriver en Angleterre, où il a rencontré ma mère. C'est là que je suis né. Et, à mon tour, je voyage. C'est simplement l'histoire de trois générations. Que je la reprenne à ma manière, ça m'a surpris. Et j'ai pleuré. Pourquoi? Parce qu'on me la raconte depuis ma plus tendre enfance? J'ai présenté la chanson à mon père - mes grands-parents, eux, ne sont plus là: ça a été un moment particulièrement émouvant pour lui. Ça aura valeur d'hommage, ce n'est pas faux non plus... Pour mes grands-parents, pour les millions de personnes qui ont vécu cela, déplacées, disparues. Je ne peux non plus me départir de l'idée que pareils drames se déroulent, aujourd'hui encore, partout dans le monde. La seule chose à faire, à présent, c'est de tendre la main à ces gens-là.»

Si banale puisse être la légende familiale - aussi extraordinaire dans un même

temps - la transformer en chanson lui confère cette épaisseur que réclame une vérité universelle: «Vineland, New Jersey, farmland stretching far as the eye can see. New Jersey, des terres agricoles à perte de vue...» Ainsi commence «To Be Free». L'auteur de ces mots ira voir, à son tour, la Rhénanie de ses aïeux, leur point de chute dans le Vineland américain, voyageant, à son tour, «comme une plume dans le vent».

Ainsi, ce n'est qu'au hasard des migrations que Michael David Rosenberg, in fine, possède l'anglais comme langue maternelle, et pour chanter. «Une chance, en fait. On grandit en Espagne: comme artiste, on se doit d'utiliser une langue qui n'est pas la sienne pour toucher au plus large? Je peux, moi, m'exprimer dans cette langue que je maîtrise parfaitement et qui est si répandue. Vous grandissez en Angleterre? Apprendre l'allemand, le français, vous savez que ça n'a rien d'une urgence.» Propos non dénué d'ironie. Notre interlocuteur, ce jour-là, ponctua son explication d'un «lazy» désabusé. «Paresseux», le songwriter, qui se laisse volontiers couler, sinon dans l'écume des jours, au moins dans ce vocabulaire insulaire appris dès l'enfance. L'anglais. Pour une narration non dénuée de nostalgie. Pas fataliste pour autant. Romantique, en revanche... «Je le suis un minimum. Comme je peux être rêveur, par ailleurs. Mais non moins réaliste.» Il a choisi le folk pour exprimer cette chose intérieure partagée en famille. «Une guitare acoustique, des mélodies fortes? C'est tout ce pour quoi je suis fait.»

«Runaway» Passenger (Sony)

## «J'aime la folie ordinaire et les personnages qui dérapent»

**Prix des lecteurs 2/6**  
La Genevoise Anne-Claire Decorvet, en lice pour son dernier roman, «Café des Chimères», rencontre le public samedi à Lausanne

Une journaliste enquête sur les rencontres par internet. Jusqu'à faire de son sujet une obsession et perdre pied. Dans «Café des Chimères», roman sélectionné pour le Prix des lecteurs de Lausanne, qui sera remis en avril, la Genevoise Anne-Claire Decorvet livre un portrait peu reluisant des sites de rencontre et expose les dangers qu'ils peuvent faire encourir aux femmes.

Après «Un lieu sans raison», son livre précédent, élu Prix du public RTS en 2016, dans lequel elle se projetait dans la tête d'une artiste schizophrène, l'écrivaine sexagénaire continue d'explorer la folie à travers la psychologie de personnages, normaux à première vue, mais si dérangés au second regard. Coup de fil à l'auteure avant sa rencontre avec le public samedi à Lausanne.

**Vous aimez fouiller sous les masques de vos personnages. Les rencontres sur internet offrent un joli terrain de jeu...**

J'aime la folie ordinaire et les gens qui dérapent. Voir comment des circonstances extérieures amènent des personnages dans une situation inattendue. Les rencontres sur internet créent un univers virtuel et artificiel. On se met à notre avantage, on joue un rôle et l'on prétend être quelqu'un d'autre. L'héroïne de mon livre découvre une personne et se découvre elle-même en même temps, avec sa part sombre qu'elle refoulait.

**Pourquoi aimez-vous tant raconter les histoires de personnages qui perdent pied?**

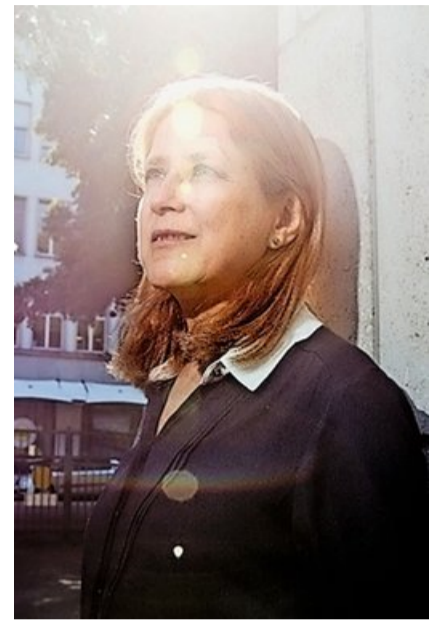
J'aime beaucoup écouter les gens, être dans la confiance. Chaque fois, je suis surprise à quel point chacun peut être tourmenté. Je pense que la vie ordinaire demande bien plus de courage que ce que l'on pense. Un extérieur banal peut cacher un univers intérieur débridé, fantaisiste et sombre.

**L'écriture vous permet-elle de fantasmer votre propre univers intérieur?**

Elle permet d'exprimer une part de moi-même. Mais je ne cultive pas cette noirceur parce que je suis triste ou perturbée. J'essaie de comprendre le monde qui m'entoure. Beaucoup de choses me sidèrent, me révoltent. J'utilise l'écriture pour en parler, pour les questionner.

**Est-ce pour cela que vous vous êtes basée en partie sur des témoignages de mauvaises expériences de rencontres sur internet?**

Il y avait beaucoup de désillusions, de souffrance et d'injustice dans ce que l'on m'a raconté. Forcément, ça m'a donné envie de faire prendre conscience que cela peut arriver.



Dans «Café des Chimères», l'écrivaine Anne-Claire Decorvet livre un portrait peu reluisant des sites de rencontre. OLIVIER VOGELSANG

**On vous a reproché de n'avoir interrogé que des femmes et de faire un portrait trop virulent des hommes.**

Je n'ai pas voulu faire une enquête. Simplement montrer comment ce système de sites de rencontre peut bousiller une femme. Je ne suis pas pour autant complaisante envers les femmes. Mon héroïne s'obstine dans la souffrance et le vice. N'importe qui aurait jeté l'éponge bien avant. Je remets aussi cela en question en noircissant volontairement le trait.

**«La vie ordinaire demande bien plus de courage que ce que l'on pense»**

Anne-Claire Decorvet Écrivaine

**Que vous apporte la rencontre avec vos lecteurs dans votre écriture?**

Elle offre la possibilité d'échanger autour d'un thème, d'entendre d'autres points de vue et d'autres expériences, qui soulèvent de nouvelles questions. Écrire est un acte très solitaire. On peut vite s'enfermer dans une bulle et se couper de la réalité. Grâce à ces rencontres, je reste connectée au monde extérieur.

Alexandre Caporal

**Rencontre avec l'auteure**

Lausanne Palace, sa 10 novembre de 11 h à 13 h. Entrée libre mais sur inscription: [prixdeslecteurs@lausanne.ch](mailto:prixdeslecteurs@lausanne.ch)  
[www.lausanne.ch/prixdeslecteurs](http://www.lausanne.ch/prixdeslecteurs)



«Café des Chimères» Anne-Claire Decorvet Bernard Campiche Éditeur

## Bobby McFerrin revient avec sa voix de feutre qui mène à la sagesse

### Concert

**Vendredi à Genève, l'as de la voltige vocale remet en jeu son épantant «Circlesongs» de 1997. Séquence nostalgique**

Un concert de Bobby McFerrin, c'est un peu le Disneyland du jazz vocal. Il y a l'adrénaline - virtuosité totale, technique multiforme, Bobby peut même produire deux sons à la fois. Il y a l'émotion - que d'harmonies, de vibrations nées de l'unisson, de la tierce chantée à deux. Encore une montée de quinte, l'extase est proche... Et à la fin, chacun, même le plus timide, même le moins doué pour la gaudriole vocale, y trouvera



Bobby McFerrin, vocaliste haut de gamme toujours prompt à faire chanter son public. DR

son compte, chacun aura droit à son moment de participation, son petit frisson. Faut-il pour autant blâmer ce brave Bobby de faire tout le temps pareil?

Trente ans après ses premiers succès, gagnés en alignant des reprises spectaculaires (Smokey Robinson, Van Morrison, Beatles, James Brown, Theloniou Monk, Miles Davis, sans oublier ce mémorable «Vol du bourdon» de Rimski-Korsakov...), mais signant de sa plume son plus grand succès («Don't Worry, Be Happy», en 1988), le voici justement qui revient dans nos contrées. Pour un concert entièrement a cappella. Vendredi 9 novembre au Victoria Hall, ce sera «circle songs» à gogo. Pratique désormais courante,

et courue, du chant en groupe, chacun se passant la voix à tour de rôle puis tous ensemble. La technique, dont les bases pédagogiques ont été imaginées il y a près de quarante ans, a depuis fait école, notamment à Genève avec les ateliers de Catalyse.

Quant à Bobby McFerrin, c'est en 1997 que le musicien américain donna sa contribution à l'ouvrage, avec un album vocal pur et dur, le bien nommé «Circlesongs». Soirée souvenir donc, que ce concert genevois. Où le grand Bobby sera entouré de quatre chanteurs qu'on devine de haute tenue: Dave Worm, Joey Blake, Rhiannon et Judi Vinar.

Comment ne pas s'émouvoir de la vista dont fait toujours preuve Bobby McFerrin? Ainsi qu'on l'ap-

prenait à l'occasion d'un documentaire télévisé d'Elena Mannes en 2009, écouter le chanteur expliquer pourquoi notre besoin de musicalité est impossible à rassasier, l'entendre nous dire combien la musique l'émerveille, c'est lui donner raison, nécessairement. Comme on lui donnait raison, en 2010 encore, lorsque Bobby, pour la mille et unième fois au moins, embrassait les voix dans un bouquet de fragrance charnue sur le délicieux, néanmoins totalement suranné, «VOCABuLarieS». Après tout, qu'importe, tant qu'on aime. **Fabrice Gottraux**

Genève, Victoria Hall  
Ve 9 nov., 20 h 30  
[www.prestigeartists.ch](http://www.prestigeartists.ch)